

qu'on a sorvis au peuple depuis la détestable union des Canadas. A la tête de la salle, était assis, gravement sur un fauteuil, le vieux gouverneur (tout doublé en velours violet) muni de son visage le plus pensif (et à roulettes) le front ombragé de nuages pleins de soucis, (à grands ramages comme au temps de nos grands pères) afin de lui donner (au fauteuil) un air respectable. Il était devant un rideau derrière lequel on ne voyait pas Maître Wakefield, l'oreille au guet et tremblant de voir tout l'édifice de fourberie mastiqué de beurre politique élevé à tant de frais, s'écrouler en peu de minutes devant une simple honnêteté ferme. Lafontaine s'avance près du gouverneur et voulant le flatter, se trompa de sens et caressa à rebrousse-poil, comme dit élégamment l'auteur de la lettre couleur de rose, le chien qui se mit à grémeler tout haut. Lafontaine prit alors la parole : Milord, s'écria-t-il, voilà long-tems que nous faisons tout au monde pour vous plaire et pardonnez la comparaison, nous ne trouvons qu'un ours, ma léché sans cesse prêt à nous dévorer. Il faut que ça finisse. — Ou veut-il en venir, murmura son Excellence, il me semble que Wakefield m'avait dit que tout allait au mieux. — Hein ! hem ! (il toussa et parlant bas au rideau) que faut-il que je réponde ? — Le rideau (tout bas) : Qu'il faut que ça finisse et fachez vous milord le moment est venu. — Le vieux gouverneur (tout haut) Oui il faut que ça finisse ; le moment est venu ; je vais me fâcher. Ah ! mes ministres, va ! vous avez cru que je ne sais rien faire : vous allez voir ; je sais me fâcher ; c'est plus facile que de comprendre vos incompréhensibles théories de gouvernement responsable qui ne valent pas une canne de bambou.

Dans toute la scène qui suit, les paroles du gouverneur ne sont que l'écho de celles qui partent du rideau. Tu peux mon cher petit éditeur te figurer cela sans que je te la répète à chaque fois. Lafontaine reprend :

— Votre Excellence ne nous comprend pas. Nous ne demandons que la simple justice. — La justice ! la justice ! eh qui diable a jamais entendu parler de ça ; vous n'avez que ça à la bouche ; on dirait qu'on vous y a habitués.

— Votre excellence ne vous comprend pas ; nous voulons en venir à une détermination. Voici long-tems que nous ne paraissons pas nous entendre sur un sujet de la plus grande importance, je veux parler du gouvernement responsable.

— Gouvernement responsable ! gouvernement responsable ! vous n'avez que ça dans la bouche. Franchement, croyez-vous que je voudrais répondre de mes actes à des gens de votre espèce. Si même j'en réponds à sa Majesté c'est bien parceque je ne puis pas faire autrement. Aux Indes on n'agit pas ainsi et zing et zong à coups de canne mes Indous et je ne connais que ça ! Pourtant je veux qu'il soit bien compris que j'entends que le gouvernement responsable soit établi dans le pays d'après les vœux mêmes de la chambre d'Assemblée.

— Comme arrêté par les résolutions de Septembre 1841 ?

— Eh Oui ! c'est justement cela ! Je veux faire régner, le gouvernement responsable à la façon de Lord Sydenham, ni plus ni moins ; Et je ne connais que ça !

— Votre Excellence ne nous comprend pas. Lord Sydenham souscrivait aux desirs de la chambre d'Assemblée mais il n'en faisait pas moins à sa tête.

— Eh bien morbleu, je ne connais que ça.

— Pour la dernière fois nous supplions votre Excellence de nous donner une réponse catégorique. Nous désirons savoir si nous sommes, oui ou non, un conseil et si étant un conseil on prendra notre avis.

— Ah ! vous ne trouvez pas mes réponses catégoriques ? je vais vous les répéter. Je suis nommé par la reine ; je lui suis responsable. Vous êtes nommés par le peuple ; Vous lui êtes responsables. J'entends faire à ma tête ; faites à la votre. Voilà comment je comprends le gouvernement responsable. C'est clair et je ne